

# 1. LA PENSÉE MYTHIQUE

## 1.1. LE DÉSIR DE RÉGULARITÉ

Une chose est de savoir, ou au moins d'imaginer, comment les hommes ont pu penser: dans l'état actuel de notre compréhension du monde, cela ressortit de spéculations difficilement vérifiables. Autre chose est d'essayer de comprendre ce qui anime constamment la pensée; ce qui, selon notre hypothèse, l'a animée dès le commencement de l'humanité; son moteur premier: le désir de régularité.

Par-delà la seule pensée, ce désir est à la base de tout phénomène de civilisation. Dans leur vie grégaire, dans la satisfaction de leur besoin alimentaire, dans leur souci de sécurité, face à la maladie, et dans bien d'autres choses encore, et des plus abstraites, ce qui caractérise en premier l'activité des hommes est un besoin de régularité.

Il y a plusieurs manières pour un homme de se servir de sa pensée. Il peut vouloir imaginer un outil, ou un plan de chasse, ou une recette de cuisson. Dans le domaine qui nous intéresse ici, un homme décide de se servir de sa pensée, non plus pour satisfaire une attente immédiate, mais pour se comprendre lui-même et comprendre ce qui l'entoure; la première question qu'il se pose est de savoir comment d'abord, et pourquoi ensuite, les mouvements de la nature sont réguliers. La deuxième question sera de savoir comment produire un modèle régulier du monde. La troisième sera de savoir comment régulariser lui-même ce qui ne l'est pas, ou pas toujours.

On regarde l'homme comme un conquérant, animé d'une propension irrésistible à soumettre la terre. C'est vrai: dans la Bible, par exemple, Dieu commande aux premiers hommes de peupler la terre, de la soumettre, de donner lui-même un nom aux plantes et aux animaux. Quoi de plus significatif de la maîtrise que de pouvoir nommer les choses et les êtres vivants? Dans la Bible, au Livre de la Genèse, le signe de la domination d'Adam sur le monde procède de cette faculté que Dieu lui donne:

«Tous les animaux de la terre et tous les volatiles du ciel ayant donc été formés de la terre, le Seigneur Dieu les fit venir devant Adam afin de voir comment celui-ci les nommerait : or le nom qu'Adam donna à toute âme vivante est son vrai nom. Ainsi Adam appela par leurs noms tous les animaux, tous les volatiles du ciel et toutes les bêtes de la terre.»  
(Genèse II, 19-20)

Mais on voit que, fondamentalement, cette propension à la puissance procède elle-même de la même appétence : un souci de régularité. L'homme veut circonscrire, rassembler un troupeau pour ne plus avoir à dépendre de sa seule chasse et ainsi s'assurer une nourriture régulière ; il veut le familiariser, le domestiquer ; il veut que toutes ses bêtes soient les mêmes, destinées globalement à la même chose, à la même fonction.

Même quand il demeure nomade, il cherche la régularisation de sa vie en adoptant une sédentarité assurée par le campement : espace fermé, fût-ce pour un temps limité, mais le même espace fermé qu'il transporte avec lui dans sa transhumance. Espace circulaire autour du feu, cercle avec un centre de chaleur où tous se rassemblent.

Il veut également se sécuriser, échapper autant que possible au hasard, au coup du sort, au « mauvais coup », qui est mauvais parce qu'il est régi par le sort, par le hasard. Songeons aux tragédies antiques où le destin joue un si grand rôle dans la représentation que les Grecs se font du drame humain.

Il veut guérir, retrouver la santé perdue, moins par peur de la mort (il sait que certaines faiblesses sont bénignes) que pour retrouver la régularité de l'état physique normal.

Il veut mesurer le temps et les saisons : à défaut de domestiquer même ce rythme-là, il ne veut pas en être le jouet au point de s'y laisser surprendre. Du moins le temps, s'il n'en est pas le maître, acquiert le sens que lui-même veut bien lui donner. Vaste programme, cependant, pour cet exemple précis : on ne sait toujours pas vraiment ce que c'est que le temps. Mais enfin, on a conçu des modèles de représentation du temps, c'est cela qui importe pour satisfaire au désir de régularité.

Il veut mesurer l'espace, se représenter sa logique intime, arpenter, géométriser. L'histoire des sciences a montré combien il est difficile d'entreprendre une telle démarche, et plusieurs géométries ont déjà été imaginées – Euclide (III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), Nicolas Lobatchevski (1792-1856), Bernard Riemann (1826-1866), Benoît Mandelbrot (1924) – mais peu importe là aussi : on y retrouve le désir de régularité.

Il veut enfin régulariser ses relations d'homme à homme, en fondant une cité, une organisation sociale, en édictant des lois dont le but est de s'étendre : surtout dans le temps (afin que demain ne soit pas une mauvaise surprise, mais soit comme aujourd'hui ; et que dans la résolution d'un problème banal, hier soit un point d'appui, un repère, une borne, un élément régularisateur) ; voire dans l'espace, tant il est vrai que, du point à l'autre d'un territoire, l'empire de la cité est une réduction du temps à l'espace, un temps unifié, avec des normes communes, des souvenirs communs, une histoire unique, un discours possible, un échange régulier possible, des événements différenciés, hiérarchisés, classifiés : l'intelligence, dont le mouvement premier est de séparer le pair de l'impair, peut s'y reposer, s'y exercer, s'y épanouir, remplir sa fonction. Ainsi, on voit comment le désir de régularité est le fondement de la pensée comme de tout autre phénomène de civilisation.

## 1.2. LE MYTHE

Dans notre définition du désir de régularité, nous avons pu évaluer notre appétence à se faire un lieu protecteur et régulateur, à construire autour de soi un espace dont nous sommes le centre, avant d'en fixer les normes ; un espace conquis, maîtrisé, approprié, fermé à l'extérieur comme un rempart, pour nous permettre de réaliser mon dessein. Ainsi commence par exemple la « cité » selon les Grecs. Chez les Étrusques, comme chez les Romains, la fondation des cités manifeste une préoccupation religieuse. On trace le Pomœrium, espace religieux séparé de la ville par un mur, ou seulement un chemin faisant office de limite. À l'intérieur, il est interdit de bâtir et de cultiver. Cet espace est une projection topographique du temple. Le « temple » vient du grec « *téménos* », l'enclos sacré, qui vient lui-même de « *temnô* » : je coupe. Ce lieu réalise la coupure, la séparation entre profane et sacré.

Voilà encore un assouvissement du désir de régularité. Plutôt que la thèse de Paul Trousset concluant au caractère sacré de la limite comme une conséquence du caractère sacré du pouvoir (cf. *L'Idée de frontière au Sahara et les données archéologiques*), nous comprenons cette création sacralisante d'un lieu comme répondant à un désir de maîtriser le chaos qui nous menace, d'ordonner l'espace chaotique environnant. Ici c'est la limite qui procure du sens, une identification séparant le déterminé de l'indéterminé. D'où l'un des caractères du mythe, sur lequel nous reviendrons : le mythe chargé d'offrir un récit et une lecture à cet assouvissement, le mythe fondateur.

Ceci nous fait d'ailleurs réfléchir sur la notion de frontière étatique, qui épanouit l'homme en épanouissant son identité ; mais qui peut aussi compartimenter les hommes de telle sorte qu'ils se haïssent d'une cité à l'autre, ou restent privés de l'enrichissement mutuel, matériel et spirituel, que peut leur apporter le concept de leur universalité. Ainsi la frontière est-elle, comme la langue d'Esopo, la meilleure et la pire des choses. Entre l'histoire de la tour de Babel (avec sa confusion) et l'universalisme occidental ajoutant au concept de « genre humain », élaboré par les Grecs, la nouvelle d'un seul Dieu universel apportée par les juifs et les chrétiens, la problématique de la frontière change de direction vers le pire ou vers le meilleur.

Nous avons dit que le désir de régularité est également la caractéristique de la pensée qu'on appellera « mythique ». Le mythe, c'est « *muthos* » : le discours, la parole, le récit, mais également la fable ; et ce mot trouve sa racine dans « *muô* » : se fermer, se clore, comme dans le mot « muet ». La pensée mythique est essentiellement une pensée fermée sur elle-même, suffisante à elle-même, qui ne cherche nullement à s'articuler avec une autre réalité qu'elle-même ; c'est un discours clos.

De fait, toute pensée mythique devra avoir recours à l'argument d'autorité, donc à l'autorité de celui qui parle : un dieu, ou la bouche d'une pythie qui donne la parole d'un dieu.

Dans ses *Nouvelles Considérations sur la raison humaine* (chap. III), André Gandillon écrit :

« En quelque sorte, la fonction mythique apporte une connaissance du monde que l'on accepte comme telle, comme allant de soi, sans avoir l'idée de chercher à l'expliquer rigoureusement en développant une attitude critique par le recours à la fonction discursive. D'emblée, nous la postulons – et plus encore la savons – comme cohérente, évidente et source de clarté. Elle est un élément stabilisateur de notre intellect. »

Un élément stabilisateur, en effet : nous retrouvons ce que nous écrivions plus haut sur ce désir de régularité qui préside à l'œuvre des hommes. Un élément protecteur et rassurant aussi : « *muthos* », « *muô* » : je m'enclos, je me ferme, je construis autour de moi un espace entouré d'un rempart, à l'intérieur duquel j'assouvis mon désir de régularité, en m'appropriant le temps et l'espace. Ce lieu de ma maîtrise, c'est un théâtre où je réorganise le monde, où je mesure le monde, où je peux lire le monde avec mes yeux à moi. Voilà le théâtre où je re-présente le monde ; et le théâtre, c'est un refuge, c'est un trou. Le théâtre, « *theatrum* » en latin, et en grec : « *théatron* ». À l'origine de ce mot, nous trouvons « *théaô* », néologisme de « *théaomai* » : je regarde par

l'intelligence, je comprends. Cela vaut pour la première partie du mot, le « théâ » de « théâtre ». Mais il y a aussi le « tre » : un son que l'on retrouve dans d'autres mots. « Tréô » : je crains, je fuis. « Tréma » : le trou, le creux. Et aussi « trépô » : je détourne, je tourne au sens où je dirige en tournant, comme un char qu'on dirige (ou une foule de spectateurs...).

Voilà mon refuge, voilà mon théâtre où je rassemble, voilà le trou protégé où je réunis les choses, où je rends le monde régulier. On pourrait ainsi ajouter « tréphô » : coaguler, rendre compact, solide, faire cailler du lait.

Voilà mon refuge : le théâtre comme un trou protégé. À l'intérieur de cet espace réduit où j'ai également réduit le temps, j'éprouve un sentiment de protection qui répond à mon désir de régularité, qui éteint mon angoisse. Voilà mon refuge et même mon salut, car le « théâtre », c'est aussi « théa » : la déesse. Ainsi sont par exemple les Euménides, d'ailleurs à la fois bienveillantes (« *eumeneia* », la faveur, la protection) et redoutables : « *Ai deīnai Thēai* » – les redoutables déesses selon Euripide. On découvre ici que la protection à l'intérieur induit une puissance redoutable s'exerçant à l'intérieur, et menaçant celui qui de l'intérieur laisserait entrer la menace de l'extérieur, cette menace-là étant infiniment plus redoutable. Voilà une loi première de la religion, de la politique, de tout ce qui va constituer, cimenter une cité humaine.

### 1.2.1. Différence entre mythe et légende

Avant de poursuivre, évacuons la confusion toujours possible entre le mythe et la légende. Il est bien vrai que les deux types de discours se ressemblent formellement par leur contenu irrationnel. Mais le mythe est une lecture du monde, il véhicule une sagesse, un savoir, une croyance. C'est ainsi qu'il enseigne que lorsque l'orage gronde, c'est Zeus qui lance la foudre. De fait, il convient de prendre avec prudence la définition que Mircea Éliade donne du mythe :

« [...] le mythe raconte une histoire sacrée ; il relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des “commencements”. Autrement dit, le mythe raconte comment, grâce aux exploits des Êtres Surnaturels, une réalité est venue à l'existence, que ce soit la réalité totale, le Cosmos, ou seulement un fragment : une île, une espèce végétale, un comportement humain, une institution. C'est donc toujours le récit d'une “création” : on rapporte comment quelque chose a été produit, et a commencé à être. » (in *Aspects du mythe*)

Cette formulation présente le risque d'être mal comprise : l'histoire dont il est question ici est mythique, elle sert à donner un sens aux êtres et aux événements.

Tout autre est la légende, qui n'invente pas l'histoire, mais la déforme. Elle aussi, elle raconte une histoire invraisemblable, si fantasmatique qu'elle ne saurait convaincre un esprit rationnel. Il y a d'ailleurs des légendes qui ne sont pas historiques au sens fort du terme : elles mettent en avant un fait, plutôt qu'une histoire. On a découvert récemment le « Regalecus gresne », le roi des harengs, poisson plat et très long, d'une longueur atteignant parfois 17 mètres, vivant d'ordinaire à 1 000 mètres de profondeur, mais pouvant se montrer à la surface : il est bien possible qu'on ait découvert en lui l'animal fabuleux ayant donné naissance à la légende du serpent de mer. Quant à la légende historique, l'expérience montre qu'elle repose toujours sur une vérité très ancienne, qui a simplement été déformée, exagérée. Voici comment la décrit René Thévenin :

« La période historique de l'évolution de l'humanité n'est qu'un court moment du temps en comparaison des innombrables millénaires où nous n'avons à son sujet que d'imprécis et fragmentaires témoignages. Avant que cette histoire n'ait été écrite, sur des documents déjà peu sûrs, et ne soit ainsi parvenue, incomplète, jusqu'à nous, la tradition orale a été le seul moyen de transmettre aux générations successives le récit d'un fait qui était survenu sur la terre autrefois. Ce récit se déformait, s'amplifiait, s'oubliait, en passant de bouche en bouche. Souvent, au cours des âges, il était interrompu, parce que le peuple ou la race qui en avait jusqu'alors gardé la mémoire avait complètement disparu, sans laisser d'héritiers directs qui en eussent recueilli les derniers échos. Lorsque ceux-ci ne s'étaient pas éteints pour toujours, les nouveaux venus qui en percevaient le suprême murmure, dans une langue qui n'était pas la leur, le traduisaient selon leur propre génie, le modifiaient selon leur intérêt, le commentaient et l'interprétaient selon leur degré d'intelligence et de savoir. Quand vint l'heure de le fixer par l'écriture pour en informer les descendants, que restait-il de son exactitude ? Souvent plus rien, ou peu de choses en tout cas. » (in *Les Pays légendaires devant la science*)

### 1.2.2. Les légendes historiques :

#### Troie, les Amazones, le Déluge, Babel

Citons trois exemples de légendes à propos desquelles nous savons aujourd'hui qu'elles transmettent le souvenir d'un événement réel.

Jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle – donc une date assez récente – on a cru que le récit homérique de l'Iliade était un roman. Mais un garçon allemand du Mecklembourg, Victor Schliemann (1822-1890), en lisant ce récit, rêvait sans fin aux murailles cyclopéennes et aux portes gigantesques de Troie, et finit par se persuader que cette ville avait réellement existé. Devenu adulte, poussé par son rêve, il entreprit d'abord de faire fortune pour pouvoir s'adonner à de sérieuses fouilles archéologiques, entamées en 1870. En 1873, après bien des échecs, il découvrit à Hissarlik les vestiges de la ville (lire *Ilios, ville et pays des Troyens*).

La légende des Amazones nous vient également des Grecs : le dieu de la guerre Arès (Mars chez les Romains) avait eu d'une relation avec la nymphe Harmonie une fille, Hippolyté, qui hérita de son divin père des dons de redoutable guerrière. Elle devint la reine des Amazones, ces femmes vouées à la guerre, qui ne vivaient qu'entre elles, et qui pour tirer à l'arc sans que la corde ne heurte le sein gauche, le coupaient (d'où leur nom : « *a-madzos* », sans sein). Elles capturaient des hommes pour s'en servir d'esclaves et d'étalons, et n'élevaient avec elles que leurs filles. Leur royaume était situé sur le Pont-Euxin, ou bien dans le Caucase. Aucune preuve historique, naturellement, ne vint étayer cette légende, et l'on n'a jamais trouvé trace d'une société, d'un État où des femmes eussent vécu entre elles, traitant les hommes de cette manière. Ce qui encourageait à ne rien croire qui pourrait ressembler à cela. Pourtant, à l'époque de la pénétration française en Afrique noire, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la Légion étrangère française envahit le royaume du Dahomey sur lequel régnait Behanzin depuis 1889. Nos soldats durent affronter à Dogba le 19 septembre 1892, puis à nouveau le 4 novembre suivant à Kana, la ville sainte du royaume, des femmes armées et visiblement entraînées au combat. Ainsi le roi Behanzin avait-il constitué, au cœur de son armée masculine, un corps d'armée féminin attaché à la protection. Quelque chose d'approchant se retrouvait chez Kadhafi, le dictateur de Libye. De fait, la légende grecque aura vraisemblablement déformé un fait réel, l'exagérant jusqu'à imaginer cette filiation divine par Arès, et une cité de femmes.

Citons enfin le récit du Déluge, accessible dans la culture occidentale par la lecture de la Bible (Genèse VI) ou des *Métamorphoses* d'Ovide (I, 253-312). On a pensé longtemps qu'il heurtait trop la raison scientifique pour pouvoir être vrai. Or, la découverte de civilisations très anciennes en Mésopotamie a permis d'exhumer des documents faisant état de la même tradition diluvienne. Bien plus, on s'est aperçu que toutes les grandes civilisations évoquent une extermination des hommes par inondation. En Amérique pré-colombienne,

les Toltèques racontent que le premier monde dura 716 ans, puis qu'on vit des éclairs dans le ciel, et une inondation recouvrir jusqu'aux sommets des montagnes. Le *Livre des Événements* (Pop Wuh) des Mayas raconte la même chose. En Asie, la tradition babylonienne met en scène le dieu Enlil qui fait périr l'humanité par les eaux. Plus loin, en Inde, c'est le démon Hayagriva qui provoque la catastrophe. En Australie, la tradition aborigène conserve la mémoire de la Grande Inondation qui détruisit l'ordre social du Temps du Rêve. En Amérique, chez les Indiens du Montana, Tunkashila, le Créateur, est mécontent du monde, il chante trois chants qui font tomber tous les orages du ciel. Il chante un quatrième chant et la terre s'ouvre, laissant jaillir les eaux souterraines : le monde est submergé. Tunkashila se laisse dériver sur les eaux, assis sur sa tabatière. Seul a survécu Kangi le corbeau, qui se fatigue à voler continuellement au-dessus des flots et supplie « Grand'Père Tunkashila » de lui donner une terre ferme où reposer. Au lieu de la colombe de Noé qui doit voler jusqu'à une terre émergée, c'est à un canard que Tunkashila commande de plonger jusqu'au fond pour rapporter une motte de terre. Le canard échoue, puis après elle la loutre, puis le castor, et c'est enfin la tortue qui rapporte une boule de terre. Tunkashila pétrit cette motte en chantant et la terre recouvre le monde nouveau. Mais cette fois-ci il n'y a plus que de la terre, sans eau ! Alors Tunkashila pleure de chagrin et ses larmes en coulant font les fleuves, les lacs et les océans. Il prend enfin quatre poignées de terre et pétrit les quatre races humaines, rouge, blanche, noire et jaune (notons l'idée, commune à la Bible, de création de l'homme à partir du matériau de la terre).

Cette similitude suscite de nombreuses questions sans réponses : peut-on imaginer, par exemple, que le peuplement de la terre commença au Moyen-Orient ou ses environs, de telle sorte que la mémoire en serait restée aux hommes disséminés ensuite aux quatre coins du monde ? Toujours est-il que les archéologues et géologues tombent d'accord, par exemple, pour dire que la mer Noire recouvre une ancienne contrée autrefois habitée : c'est un déversement des eaux méditerranéennes par le Bosphore qui a donné naissance à cette mer, et détruit les hommes qui habitaient les lieux.

D'ailleurs le récit le plus universel est celui de l'érection d'une tour défiant le ciel, que l'on connaît dans la Bible comme la « tour de Babel » (Bab-El : la porte de Dieu) mais que l'on retrouve en Grèce (les géants révoltés contre l'Olympe et le prenant d'assaut en posant montagne sur montagne), en Chine (une échelle entre la terre et le ciel dans la légende de Jé Dû et Bo Dû), en Afrique (les Wangongos du Congo qui sont morts en chutant d'un échafaudage de poteaux érigé vers la lune ; les Louyis du Haut-Zambèze qui